

Madeleine Miron

L'âme en attente

Poèmes / recueil 4

ISBN: 978-2-925084-16-7



L'ÂME EN ATTENTE

Poèmes

Madeleine Miron

Recueil no 4

Auteure: Madeleine Miron

Conception graphique: Fernand Miron

Pages couverture: Maxim Larivière, Virtua

Dépôt légal: 2^e trimestre de 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

© 2020. tous droits de reproduction réservés

ISBN: 978-2-925084-03-7

Diffusion et distribution:

Madeleine Miron

669 Chemin des Rangs 4-5 Ouest

Saint-Vital de Clermont, Qc., J0Z 3M0

tél.: 819-333-5306

Fernand Miron

Courriel: champimiroy@hotmail.com

Ouvrages de Madeleine Miron publiés à compte d'auteur:

Poésie

1-La grande illusion, 1957 à 1962, 76p.

2-L'ombre du cygne, 1962 à 1964, 40 p.

3-Tant d'espoirs, tant de rêves, 1967 à 1972, 132 p.

4-L'âme en attente, 1972 à 1975, 56 p.

5-Nuit et lumière, 1975 à 1977, 52 p.

6-Interlude hivernal, 1977 à 1978, 52 p.

7-Scènes intemporelles, 1979 à 1980, 48 p.

8-L'emprise des saisons, 2008 à 2012, 52 p.

Récit

9-Lettres à mon père, 2000 à 2004, 312 p.

Romans

10-Le difficile passage, 1996 à 2000, 140 p.

11-Mathilde Imbeault, tome 1, 2000 à 2007, 396 pages.

12-Mathilde Imbeault, tome 2, en écriture.

L'ÂME EN ATTENTE

L'ABITIBI

C'était le grand projet ...
Le salut du peuple ...
La Terre promise !

Ils vinrent nombreux.
Quel dut être leur émerveillement
En descendant ces larges rivières,
En découvrant ces forêts immenses,
En côtoyant cette faune abondante,
En prenant possession de leur terre !
Quel sentiment de fierté a dû être le leur !

Beaucoup repartirent.
Avaient-ils perdu tout contact avec la nature ?
Ont-ils refusé l'interminable labeur ?
Ont-ils été laissés à eux-mêmes,
Incompris, méprisés ?
Ils n'ont pas su faire de ce pays le leur.

De ceux qui sont restés,
Nous sommes les dignes fils.

NOVEMBRE

Il était une fois
Un peuple vaincu
Qui pour survivre
Se referma sur lui-même
À l'ombre du conquérant.

Le temps passa
Le faisant s'accroître.

Or, un jour, sans bruit d'armes,
Ce peuple prit conscience de sa force,
Se découvrit des valeurs,
Retrouva confiance en lui-même,
Foula aux pieds la peur,
Redressa fièrement la tête
Et se mit en marche vers son destin.

Quel était le nombre des marcheurs ?
Nul ne le savait avec précision
Jusqu'à l'heure du rassemblement.

Ce soir de novembre
Les vit arriver de partout,
En si grand nombre
Que le pouvoir passa entre leurs mains.

Et ce fut pour eux une joie, une fierté indicible,
Une détermination plus grande que jamais
À devenir indépendants et responsables.

Je suis ce peuple.

ELLE ET L'AUTRE

Il était parti ;
Il est revenu.

Elle dont il se croyait l'esclave
Et qu'il maudissait en rêvant d'une autre.
Aujourd'hui, il la regarde avec amour.
Bientôt, il l'étéindra, la baisera
Et demain, il vivra avec elle.

Il avait entendu les siens la décrier,
En était venu à la voir avec leurs yeux:
Froide, possessive, ingrate,
S'était détourné d'elle
Et était parti vers l'autre.

L'autre, l'affriolante,
Lui avait apporté l'argent,
La facilité, de nombreuses relations
Et en surcroît la dépendance et l'ennui.
Aux yeux de tous, il avait réussi.

De lui, le bonheur fuyait de plus en plus loin.
En lui la nostalgie s'amplifiait de jour en jour.
Les liens anciens lui paraissaient bien doux ;
Il se remémorait sa campagne natale
Et se plaisait à la combler de vertus.

Il n'est plus lié à la ville ;
Il appartient à la terre.

LE RUISSEAU

Je gardais de lui l'image
D'un être solitaire, paisible
Malgré ses accès de fureur
Lors de la fonte des neiges
Ou des brusques orages d'été.

Prenant sa source quelque part dans les rochers,
À travers les bouleaux et les trembles,
Il descendait en serpentant jusqu'aux marécages.

Il n'est plus le même :
Il a été arrêté dans sa marche,
Emprisonné, maîtrisé, transformé.
Il a perdu sa liberté.

Les castors se le sont approprié
Et en ont fait leur domaine.
Les orignaux viennent s'y nourrir et s'abreuver,
Les canards y prendre leurs ébats.
Les hommes le visitent
Pour se détendre ou tuer.

De loin, je vois briller l'eau du bassin,
S'étendre les barrages et les huttes,
Se dresser, à demi-inondés, les troncs rongés
Et frémir en août les feuilles aux teintes d'automne.

L'on dirait un village
Qui serait devenu une ville.

PRÉLUDE

Alliée à un ciel d'une clarté troublante,
La gelée attendue, crainte
S'est déposée sur septembre.

Immobile, rigide même,
Le matin respire à peine.
Il n'est que terre soulevée,
Rigoles glacées,
Feuilles affaissées
Et toits blanchis.

Dans la désolation de ce paysage,
Une vague lueur paraît à l'horizon.
Bientôt grandissante et s'avivant
Elle envahit tout le ciel du levant.
Les saules sortent de l'ombre,
Les murs des habitations rougeoient
Et les fenêtres s'enflamment.

Soudain, le soleil devient visible,
Énorme de lumière et de chaleur.
À son contact, la glace s'irise
Et la gelée étincelle.

L'astre a tôt fait de conquérir le ciel
Et darde ses rayons sur la gelée.
Impuissante devant lui, celle-ci s'évanouit
Et est emportée dans l'atmosphère.

Libérées, les feuilles se mettent à frémir
Sous une brise chargée de parfums.

Jaillis du feuillage encore vert et luisant,
Des oiseaux tapageurs s'assemblent.

Imperceptible, mais présente partout,
La semence du coloris automnal est jetée.
Des teintes splendides apparaîtront ici et là,
Puis couvriront la forêt tout entière.

L'OISEAU

Un chant d'une douceur, d'une pureté,
Dans l'aube étincelante de rosée;
Un envol tout de grâce et de majesté
Vers la forêt pénétrée de lumière.
Telle est en ce matin de juin
La nourriture de mon âme.

Je sais en une certaine broussaille,
Un nid couvé avec sollicitude ;
Tout mon être se porte vers lui
Dans l'émerveillement et l'espérance.

Tant que l'homme gardera l'esprit ouvert
Et sera épris de liberté,
L'oiseau sera pour lui un symbole
Et une invitation au dépassement.

L'ÉTÉ INDIEN

Maussade depuis de longs jours,
L'automne était à préparer son départ
Quand soudain, l'hiver se présenta
Chargé de lourds bagages.

« Il est trop tôt » criait-on de toutes parts.

L'automne se ravisa.
Pour intimider l'hiver
Et le forcer à se retrancher au loin
Il déploya ses ultimes ressources.

Un ciel gigantesque
Tout de rose et de luminosité
Dans le bleu du matin,
Son dernier ciel !

Une brise légère
Toute de douceur et de caresse
Dans le parfum du sol mouillé,
Sa dernière brise !

Une lumière intense
Toute de chaleur et d'étreinte
Dans les champs à nouveau animés,
Sa dernière lumière !

Un décor saisissant
Tout de cuivre et d'or
Dans la sévérité des conifères,
Son dernier décor !

Une pluie de feuilles
Toute de grâce et de musicalité
Dans le crépuscule flamboyant,
Ses dernières feuilles !

Et octobre connut l'été indien.

EN ATTENTE

À une date quelque peu imprécise,
L'automne devait céder la place à l'hiver,
Mais ne pouvait partir sans l'arrivée de celui-ci.

Or, l'automne est toujours là,
Le temps présumé du changement
Étant largement dépassé.

Ses bagages bouclés, sans musiciens,
Dans une nature aux arbres nus et au sol fané,
Il attend sans se refermer sur lui-même.

Appréhendant son imprévisible successeur,
Les gens s'assemblent et se pressent autour de lui
Voulant bénéficier de ses derniers bienfaits.

Lui n'a plus à offrir que la chaleur de sa présence,
La lumière encore plus pénétrante de son regard
Et l'infini douceur de sa voix presque éteinte.

Lorsque l'hiver fera entendre le bruit de ses pas
Et apparaîtra, bousculé par le vent du nord.
L'automne partira tout doucement.

L'un se serait-il préparé trop tôt ?
L'autre aurait-il retardé son arrivée ?

LA PLUIE MUSICIENNE

Tôt le matin, entendre la pluie.
Encore la pluie au réveil,
Mais cette fois l'écouter.

Elle joue :
Tantôt sur les toits, tantôt sur les murs.

Elle joue :
Tantôt seule, tantôt accompagnée du vent.

Elle joue :
Tantôt fort, tantôt faiblement.

Elle joue :
Tantôt lentement, tantôt vite.

Elle joue sans se lasser.

Désirer la regarder jouer.

Sous un ciel
Que l'aube fait intensément gris,
La voir jouer sur la vitre,
Perler sur les fils,
Suivre le balancement des arbres,
Effleurer le chat errant.

Elle n'est pas triste.
Le matin n'est pas triste.

LA NEIGE

La neige commence à tomber
Et c'est l'appréhension.
Elle est signe d'isolement,
De retard, d'impuissance,
De rareté de nourriture,
De rupture des fils vitaux,
D'éloignement des distances.
Elle désorganise ...

La neige tombe ;
Quelqu'un la bénit
Et célèbre sa venue
Qui apportera un abri confortable,
 une abondance de vivres,
 le rapprochement des distances,
 une succession de fêtes,
 une intimité plus grande.
Elle est une alliée !

LA CÉDRIÈRE

À Soeur Angèle

En devoir la rencontre à une amie,
Désireuse de revoir les siens
En cette journée lumineuse
D'une longue fin d'automne.

Au premier abord, rien ne la signalait.
Sa beauté tout intérieure
N'était livrée qu'à celui
Qui pénétrait en elle.

Sur le seuil, retrouver ses yeux d'enfant
Pour s'extasier devant une forêt
Passant du rêve à la réalité
Et où règne le merveilleux.

Une forêt se faisant kaléidoscope,
Produisant partout en elle
De longs rais lumineux d'une infinie douceur
Et des formes mouvantes couleur de contes de fée.

Avancer dans ce sanctuaire
Aux nombreuses colonnes,
Au toit de feuillage,
Aux minuscules vitraux.

Assister à l'union harmonieuse
De la lumière et de la couleur
Se jouant sur les troncs,
Les pierres et le sol.

Être fascinée par la grâce sinueuse des troncs,
La délicatesse vibrante des ombres,
La blancheur sereine des pierres,
La velouté changeant du sol.

N'en pas finir de se laisser pénétrer
De la richesse visuelle de cette forêt
À l'atmosphère d'autre monde
Et où le temps s'est arrêté.

Partir, encore sous son emprise,
Consciente d'avoir découvert plus qu'un trésor :
Un refuge pour se retremper
Ou s'éteindre à cette vie.

MIRAGE BLANC

Voulait-elle être admirée
Ou tromper mon attente,
La nature mon amie ?

L'un ou l'autre serait
Qu'elle aurait atteint son but.

Le froid m'éveilla
Et je la sentis tout autre
Dans ce demi-jour bleuâtre
Qui remplissait la maison.

J'allai à la fenêtre et je la vis
Blanche, immobile, majestueuse.
Un instant, je crus être sur une planète morte
Tellement elle était silence et paix.

Elle avait mis la nuit à se préparer.
Tout était blanc chez elle
Et faisait ressortir sa beauté.
À présent, elle se recueillait.

Bientôt, le soleil la rejoignit
La rendant scintillante.
Et ce fut la fête,
La féerie de la lumière !

Il me semblait voir un château,
Immense, oublié de tous,
Aux innombrables fenêtres
Et qui soudain s'illuminerait
À mes yeux émerveillés.
Tard dans la matinée, tout s'évanouit.

APRÈS LE LONG HIVER

Une lumière pénétrante,
Une brise folâtre,
Une neige compacte
Et la métamorphose s'amorce.
L'appel incessant des corneilles,
La douceur des saules en fleurs,
Le coin de terre qui se découvre
Et elle s'accomplit :
Chacun est un enfant.

À travers cette boue,
Il voit un ruisseau en liberté,
De vertes forêts bruissantes
Et d'infinis champs de fleurs.

De cette boue,
Il façonne un nid et des oeufs,
Un papillon aux ailes immenses
Et des animaux enjoués.

Sous cette boue,
Les visages sont les mêmes
Et les mains se cherchent
Pour une ronde d'amitié.

Ce coin de terre est vie.

RECOMMENCEMENT

L'eau vive poursuivant sa course,
Dispensatrice de vie,
Porteuse d'un pouvoir régénérateur.

La graine emportée par le vent,
Déposée sur une terre nouvelle
Propice à la croissance.

Le vieil arbre dominant le coteau,
Faisant jaillir de ses racines
De vigoureux rejets.

Le papillon se dégageant de son étui,
Déployant les ailes à la lumière,
Empressé de rejoindre un compagnon.

L'oisillon prenant de l'assurance,
S'envolant à son tour
Vers un joyeux inconnu.

Le poisson mû par une force supérieure,
S'élançant à la remontée du cours d'eau natal,
Lourd d'innombrables germes de vie.

Le jeune animal curieux et enjoué,
Partant incité par les siens
À la conquête d'un territoire.

L'homme et la femme vivant l'amour,
Désireux de partager leur joie profonde
Avec de nouveaux êtres issus d'eux.

L'adolescent innovateur, épris de justice,
Reconnaissant l'apport de ses aînés,
Travaillant à remodeler le monde.

Une société en proie à de violentes convulsions,
Retrouvant espoir en des lendemains meilleurs,
Faisant appel à ses forces internes
Et à celles de l'au-delà.

TOI, LE VENT

Vent, sculpteur,
Tu enlèves aux montagnes
Leurs arêtes aiguës.

Vent, source de vie,
Tu transmets aux plantes
Le pollen fécondant.

Vent, nourricier,
Tu apportes à la terre desséchée
La pluie bienfaisante.

Vent, source d'énergie,
Tu offres aux nations
Le secours de ta puissance.

Vent, amoureux,
Tu prodigues aux êtres vivants
Tes caresses apaisantes.

Vent, musicien,
Tu donnes aux âmes sensibles
Un concert sans cesse renouvelé.

Vent, meurtrier,
Tu lances sur les rivages
Les flots déchaînés.

Vent, devastateur,
Tu arraches aux hommes
Leurs habitations.

Vent, témoin,
Tu dénonces aux yeux de tous
La pollution qui tue.

LA MONTAGNE

En ce siècle de bouleversements,
Où trouver une force toujours présente,
Des valeurs qui demeurent,
Le rythme de la nature,
La paix avec soi-même,
Un lien avec l'au-delà
Si ce n'est dans la montagne,
Le dernier retranchement ?

De tout temps,
L'homme a vénéré la montagne,
Cette matière indestructible
Qui défie le temps.
Il a su dans ses monuments
Et ses sculptures gigantesques
S'élever jusqu'aux cieux
Et inviter les dieux à y demeurer.

Si toute vie disparaissait sur terre,
La montagne demeurerait.

L'ÉVASION

Partir pour ce pays !
N'apporter que pour sa survie,
Dormir à la belle étoile,
Boire à même le torrent,
Être pénétrée de l'odeur des bois,
Ne pas tenir compte du temps.

Marcher, marcher, marcher
Où nul être humain n'a mis le pied
Sous ce ciel paisible, d'une pureté !
Contempler d'innombrables vallées,
Une multitude de lacs et de rivières,
Des sommets aux neiges éternelles,
Une forêt se constituant.

Entendre les loups hurler,
Voir s'ébattre les chèvres,
Regarder pêcher un ours,
Assister à la migration des caribous,
Suivre le vol des grands oiseaux,
Être terrifiée à la vue d'un éboulement,
Rêver au passage d'un iceberg.

Connaître l'ivresse de ce pays
Où tout est spectacle grandiose,
Où la nature laissée à elle-même
Est d'une éternelle jeunesse.
Désirer fermer les frontières sur soi
Afin que tout reste beauté et mystère.

RÉMINISCENCE

Autrefois, la terre chantait.

Elle chantait dans l'éclat de ses ciels.
Elle chantait dans la splendeur de ses montagnes.
Elle chantait dans la sérénité de ses forêts.
Elle chantait dans la puissance de ses eaux vives.
Elle chantait dans le dynamisme de ses vents.
Elle chantait dans le renouveau de ses printemps.
Elle chantait dans l'abondance de sa vie aquatique.
Elle chantait dans la liberté de ses oiseaux.
Elle chantait dans la grâce de ses papillons.
Elle chantait dans l'équilibre de sa faune.
Elle chantait dans la joie de ses champs de fleurs.
Elle chantait dans la douceur des bras maternels.
Elle chantait dans la créativité de l'esprit.
Elle chantait dans la beauté des arts.

Elle chantait ...
À la face de l'univers,
Sous le regard du soleil,
Le sourire des planètes,
Le murmure de la lune.

Elle chantait ...

Autrefois, la terre chantait.

UNE ROSE À LA MAIN

Mystérieuse, elle avait germé
Et développé une délicate tige.
Certains connaissaient son existence.

Par un soir au ciel flamboyant,
Éprouver la certitude
Que cette plante est un rosier.

« Les rosiers ne poussent point en cet endroit.
S'ils y parviennent, ils ne donnent pas de fleurs
Ou alors, il faut les transplanter. »

Pour la soustraire aux regards,
Feindre de l'ignorer, de l'oublier
Ne lui accordant des soins qu'en secret.

Quelques saisons plus tard,
Voir apparaître une fleur.
La couper à peine entrouverte.

« Elle ne peut être offerte.
Sa fragilité la fera se briser.
Il aurait fallu attendre. »

Le coeur meurtri, doutant d'elle,
Porter ses pas ailleurs
L'abandonnant à son sort.

Revenir, ne pouvant vivre sans elle.
Bénir le ciel de l'avoir protégée, fait grandir
Lui permettant de donner deux nouvelles fleurs.

« On ne peut les offrir.
L'une est d'un coloris trop pâle
Et l'autre, irrégulière, fantaisiste. »

La rage au coeur, aller vers elle
L'injuriant, l'accusant de porter malheur,
Menaçant de la détruire même.

Discerner entre les feuilles un bouton,
Mais n'espérant plus en elle,
Laisser les fourmis le dévorer.

« Pourquoi la voit-on si peu ?
À quoi s'occupe-t-elle ?
Quel est le mystère qui l'entoure ? »

Plongeant profondément ses racines
Dans un terre aux richesses insoupçonnées,
La plante n'aspirait qu'à croître et fleurir.

Aidée du soleil et de la pluie,
Bercée du chant des oiseaux,
Elle prépara une fleur aux nombreux pétales.

« Elle n'est pas de celles qu'on offre.
C'est une fleur des plus communes.
Nous ne saurions la recommander. »

Là-bas, on demande des fleurs.
Ici, on les refuse
Les voulant tout autres.

Doutant de ses talents de jardinier,
Voulant savoir s'il fallait abandonner ce métier,
Présenter la fleur à l'étranger.

« Cette fleur particulière
Est digne d'être offerte
Et sera admirée. »

Enfin, le but est atteint.
L'impossible s'est produit.
Connaître des moments d'exaltation.

Et soudain, perdre intérêt à ses autres occupations.
N'avoir pour souci que sa plante
Tout en craignant les réactions de l'entourage.

« Cette fleur nous appartient.
Elle est notre sol, notre vie.
Avec émotion, nous la contemplons. »

Présentées aux spécialistes,
Ces fleurs auraient dû l'être
À ceux pour qui elles avaient été cultivées.

Stimulée par un accueil favorable,
Redoubler les soins à la plante tout en sachant
Que les plus belles fleurs appartiennent à l'avenir.

L'AURA

Hier n'est plus ;
Aujourd'hui n'est pas encore.

Ce sont les lueurs de l'aube,
Un bouton prêt à s'ouvrir,
Une page tournée.

Le temps de l'apprentissage est terminé,
Le passé contraignant s'écarte
Et l'avenir tend la main.

Avancer palpitante.

PLUS LOIN

Sitôt arrivée, repartir.

Repartir
Aujourd'hui même
Alors que le vent gonfle les voiles.

Repartir
Vers une autre île,
Chacune étant unique.

Repartir
Aiguillonnée
Par le goût du merveilleux.

Repartir
Relevant le défi
De triompher des éléments.

Repartir
Confiante dans l'avenir
Même si l'horizon apparaît nébuleux.

Repartir
Toujours plus loin
Jusqu'à l'ultime traversée.

Avoir l'âme toujours en partance.

SI TU SAVAIS

Il me fut donné
D'entrer en communion avec la nature,
De devenir profondément sensible à sa beauté,
D'être renouvelée à son contact
Et de ne connaître de repos qu'en elle.

Il me fut donné
D'être, en un regard, proche de l'autre,
De faire mienne sa peine,
De vibrer face à sa joie
Et d'être en confiance avec lui.

Il me fut donné
De vivre des moments d'exaltation,
De me sentir à la dimension de l'univers,
De créer dans les mots une oeuvre
Et d'atteindre des sommets voisins de la perfection.

Il me fut donné
D'être par la puissance de l'esprit,
Emportée en d'autres temps, en d'autres lieux,
Dans le passé et dans le futur
Et de me joindre à la marche de l'humanité.

Il me fut donné de ces instants
Mais que sont-ils dans la somme des jours ?

RESTITUTION

Reniée, l'oeuvre avait été jetée au fond d'un placard.
Le temps en avait égaré la dernière partie.
Reprise des années plus tard,
Elle fut considérée complète.

Il a suffi de quelques mots hâtivement tracés
Découverts par hasard sur un papier jauni
Et faisant mention d'une cinquième partie
Pour soulever de mortelles interrogations.

Cette partie, fut-elle seulement écrite ?
A-t-elle été délibérément écartée ?
N'est-elle pas plutôt, qu'un projet sans suite ?
Le temps acceptera-t-il de la rendre ?

Rentrer en soi.
Se concentrer sur le passé.
Chercher, chercher
Dans les souvenirs enfouis.

Peu à peu, voir la mémoire
Restituer des fragments isolés,
Puis des passages de plus en plus nombreux
Apportant réponse à l'interrogation première.

Cette partie a existé, existe quelque part,
Essentielle à la vie de l'oeuvre.
Avoir besoin de l'écrit pour suppléer à la mémoire,
Incapable d'en retracer une image fidèle.

La retrouver chez un proche.

DEUX COEURS

La nature avait façonné deux coeurs
Faits l'un pour l'autre,
Mais les avait placés
Loin l'un de l'autre
En des endroits bien différents.

Le hasard les réunit.
Ils se plurent ensemble,
Mais leurs dehors dissemblables
Les empêchèrent de se reconnaître
Et les firent s'éloigner l'un de l'autre.

Y aura-t-il de tendres lendemains ?
Les vœux de la nature se réaliseront-elles ?
Le hasard ou la volonté de l'un
Devra intervenir et à nouveau
Les mettre en présence l'un de l'autre.

AU HASARD DES RENCONTRES

Le même jour, à la même heure,
Nous nous sommes trouvés au même endroit.

Sans trop savoir comment ni pourquoi,
Nous avons été mis en présence l'un de l'autre.

Bien que ne nous étant jamais vus,
Nous avons le sentiment de nous être toujours connus.

Il faisait partie de mes rêves,
Je faisais partie des siens.

En lui, je voyais ce que je voulais être;
En moi, il voyait ce qu'il aurait pu être.

Il parlait, il parlait ;
Je l'ai surtout écouté.

Il croyait en moi ;
J'ai cru en lui.

L'avenir l'attendait souriant ;
J'avais à guérir du passé.

Nous avons résisté au désir de faire route ensemble,
L'un vivant de l'autre, l'un limitant l'autre.

Il trouvera sa voie,
J'irai plus loin.

Il n'a pas cherché à me revoir,
Je n'ai pas cherché à le revoir.

Il est présent dans ma vie,
Je suis présente dans la sienne.

BERCE-MOI

Ce soir, j'ai les mains vides.
J'ai le coeur vide.
Le vide m'environne.
Mon esprit n'est que désarroi ;
Toute la douleur du monde
S'est abattue sur moi.

Prends-moi dans tes bras
Et berce-moi.
Berce-moi jusqu'à l'oubli.

Ce soir, tu as devant toi
L'être vulnérable que je suis
Et non l'image idéalisée.

Ce soir, c'est à mon tour
D'être bercée et veillée.

J'AI PEUR

J'ai peur ...
La terre tremble,
L'orage gronde.
J'ai peur !

J'ai peur ...
La montagne vomit,
La mer s'élance.
J'ai peur !

J'ai peur ...
Le glacier me pousse,
Le désert m'arrête.
J'ai peur !

J'ai peur ...
Un félin se dresse,
Un serpent se glisse.
J'ai peur !

J'ai peur ...
La famine s'approche,
La pollution ravage.
J'ai peur !

J'ai peur ...
Les rues piègent,
Les gratte-ciel emprisonnent.
J'ai peur !

J'ai peur ...
Ma peau suppure,

Mon esprit déserte.
J'ai peur !

J'ai peur ...
Les valeurs changent,
L'égoïsme s'installe.
J'ai peur !

J'ai peur ...
Personne ne me visite,
La foule m'ignore.
J'ai peur !

J'ai peur
De ma vulnérabilité.
De mon impuissance.
J'ai peur !

D'être sans refuge,
D'être la cible
D'être piétiné.
J'ai peur.

J'ai peur,
J'ai peur,
J'ai peur ...
Ne m'abandonne pas!

L'AILLEURS

Né sur terre,
L'homme se sent d'ailleurs.
Il garde en lui la nostalgie
D'un temps euphorique
Et le besoin de l'immortalité.

Fait de terre et d'ailleurs,
D'une terre visible et palpable,
D'un ailleurs qui se dérobe aux sens,
L'homme cherche son image
Dans le tumulte et la solitude.

En quête du bonheur,
Il n'en rencontre que des parcelles.
Choyant et gavant son corps,
Il se retrouve affamé d'ailleurs
Et le croit présent dans le plaisir.

Fait de terre et d'ailleurs,
L'homme cherche son image.

LA PORTÉE

Une mère avait une nombreuse portée
Lui dispensant soins et nourriture.
Les petits se développaient,
Mais non pas tous.
Certains étaient voués
À végéter ou à mourir.
Pourtant elle se faisait disponible à tous
Et son lait était abondant.

Or, il s'avère que les petits
Étaient nés forts et faibles.
Les forts se sont approprié la mère
Et l'ont mise à leur service.
Repus, rejetant le lait même
Et jaloux de leurs privilèges,
Ils chassent ou piétinent
Les faibles qui tentent d'approcher la mère.

Qui est cette mère ?
Qui est cette portée ?

La mère est la terre ;
La portée, les hommes.

L'INADAPTÉ

Désavantagé dans son corps,
Défavorisé par son milieu,
Privé d'amour, de soins,
Doté d'une faible personnalité,
Il était parvenu au seuil du monde adulte
Et attendait tout de celui-ci.

Que pouvait lui apporter ce monde,
Superficiel, adorateur d'idoles
Qu'il ne pouvait acheter ?
L'empire du chacun pour soi
En lutte pour la domination, la possession
Et où les faibles sont foulés aux pieds.

Ce monde ne lui donna rien,
Mais exigea tout de lui.
Aucune erreur n'était possible.
Las de voir en lui ses éventuelles faiblesses,
Il mit tout en oeuvre pour l'écarter de sa vue.
Lui, se devait d'être riche ou supérieur.

UN HAVRE DE PAIX

À toi que la vie a blessé,
Il est dans la montagne un havre de paix
Assis sur de vraies valeurs,
Ceint de murs d'espérance,
Couvert de nobles idéaux,
Percé à la lumière, à la bonté.

Laisse-moi t'y conduire.
Accessible par une piste seule,
Nul ne viendra t'y piétiner.
Dans le silence, tu seras écouté ;
Tes plaies seront pansées, guéries
Et les forces de ton être reviendront.

À toi que la vie meurtrit,
Crée ce havre de paix
En toi, chez toi, autour de toi.
Un îlot de sérénité
Où tu pourras te détendre, te retrouver
Et devenir moins vulnérable aux coups du sort.

COMME EUX

Comme des milliards
Et des milliards d'êtres humains,
Avoir reçu le don de la vie,
Vie fragile, sans cesse menacée,
Mais combien exaltante !

S'étioler,
Être déformé
Par le manque d'amour,
Et le mépris ou le rejet.

Rechercher un lien rompu,
Celui du bonheur.
Que de vaines tentatives
Et d'éphémères réussites !

Être perpétuellement tiraillé
Entre la chair et l'esprit,
Parvenir difficilement ou rarement
À trouver l'équilibre entre les deux.

Avoir faim et soif d'infini.
Tenter d'entrer en relation avec l'au-delà ;
En être détourné
Par une société matérialiste.

Travailler à instaurer la justice.
Buter contre l'égoïsme,
Céder sous la violence,
Se refermer sur soi.

Remettre ses pouvoirs créateurs
Aux mains d'une machine,
Laisser l'argent diriger ses actes,
Posséder pour combler un vide.

Ne voir en soi qu'une écorce
Que la terre reprendra tôt ou tard.
Désirer que ce soit soudain.
Se laisser aller à la dérive.

Comme des millions
Et des millions d'êtres humains,
N'avoir pas trouvé sur terre
Les conditions propices
Au plein éclatement de la vie.

EN QUÊTE DU BONHEUR

Il avait biens, amis, pouvoir,
Mais le bonheur lui manquait.
Ce monde de facilités l'asservissait
Et il doutait de la suprématie de l'argent.
Il laissa tout et partit.

Il se rendit chez les laissés-pour-compte,
Mais le bonheur y était inconnu.
L'humiliation était partout présente
Ainsi que la révolte et l'impuissance.
Voir la vie ainsi diminuée lui était intolérable.

Il se joignit aux adeptes du rêve,
Mais le bonheur s'évanouissait à peine né.
Ces êtres n'appartenaient déjà plus à la vie,
N'existant que dans et par l'imaginaire.
Il ne voulut devenir l'ombre de lui-même.

Il alla dans la forêt profonde,
Mais le bonheur fuyait devant lui.
Il avait perdu contact avec la nature,
Ne la reconnaissait plus et avait peur d'elle.
Il ne put en recevoir accueil et protection.

Il se retira dans la montagne
Et là, le bonheur l'attendait
Pour pénétrer tout son être
Comme la lumière du matin, sa grotte.
Il s'y installa dans le dénuement et la solitude.

Après de longs mois seul avec lui-même,

Le bonheur émanait de sa personne.
Il s'était détaché des biens terrestres,
Avait fait la connaissance de l'Être suprême
Et avait découvert le sens de la vie.

Il revient chez les hommes,
Réceptacle de bonheur, de paix, d'espoir,
Apporter l'amour, la lumière,
Changer les coeurs, les esprits
Et se faire serviteur de tous.

L'ÉPREUVE

L'épreuve planait.
La pressentir
Dans tout ce brouhaha.
Attendre avec angoisse.

L'épreuve s'est abattue.
Perdre ses biens
Au profit de tous.
Se retrouver leur égal.

L'épreuve demeure.
Voir ses prétendus amis
S'éloigner, fuir.
Connaître la solitude.

L'épreuve éclaire.
Regarder le passé
Avec tout son faste.
Cerner l'injustice.

L'épreuve libère.
Perdre le désir de posséder,
Vouloir bâtir un monde
Nouveau, fraternel.

Bénir cette preuve
Qui rend soi-même.

NOËL

À Géralde

Noël ...

Des yeux dans l'attente
D'une promesse séculaire
Régénérant l'humanité.

Noël ...

Des yeux dans la contemplation
D'un Dieu fait homme
Réconciliant le ciel et la terre.

Noël ...

Des yeux dans l'allégresse
De la découverte du Christ
Vivant au coeur de ce monde.

GARDE ESPOIR

Toi, au pénible passé,
Au présent insupportable,
À l'avenir incertain.

Garde espoir,
Quelqu'un est là.

Toi, qui as besoin d'un regard qui s'attarde,
D'une main qui se pose sur ton épaule,
D'une voix qui berce et apaise.

Garde espoir,
Quelqu'un est là.

Toi, écarté de la société,
Jugé inutile à sa marche,
Toléré à la périphérie.

Garde espoir,
Quelqu'un est là.

Toi, à qui on a volé la joie de vivre,
Offert une illusoire liberté,
Apporté la dépendance.

Garde espoir,
Quelqu'un est là.

Toi, sensible, généreux,
Vibrant au moindre souffle,
Cible des maux présents.

Garde espoir,
Quelqu'un est là.

Toi, débordant d'amour, de fraternité,
Arrêté, brisé dans ton élan,
Par le masque de l'indifférence.

Garde espoir,
Quelqu'un est là.

Toi, aux pieds enlisés,
Sans vue sur les hauteurs,
Désireux de retourner en arrière.

Garde espoir,
Quelqu'un est là.

Toi, à qui on impose des règles d'esthétique
Auxquelles tu ne peux répondre,
Venant à te haïr dans ce corps qui te limite.

Garde espoir,
Quelqu'un est là.

Toi, aux perspectives tronquées,
Victime, bien avant ta naissance,
Des préjugés, du racisme.

Garde espoir,
Quelqu'un est là.

Toi, esclave du rêve provoqué,
Recréant dans l'imaginaire
Un monde irréel dont tu es le centre.

Garde espoir,
Quelqu'un est là.

Toi, le trouble-fête,
Dont on couvre la voix,
Que l'on chasse.

Garde espoir,
Quelqu'un est là.

Quelqu'un est là.
Un frère, un ami, un inconnu.
Il t'attend ou peut-être vient-il à toi.

Quelqu'un est là.
Présence ineffable
Remplissant l'univers.

Garde espoir ;
Dans la sombre prison de ton être,
Une porte s'ouvrira sur la lumière.

Garde espoir,
Quelqu'un est là.

SUR L'AUTRE PLANÈTE

Quand l'homme mettra pied
Sur une planète lointaine,
Saura-t-il la regarder avec respect et amour
Ou voudra-t-il l'asservir à ses ambitions ?

Quand l'homme mettra pied
Sur une planète inconnue,
Saura-t-il s'émerveiller devant la vie nouvelle
Ou la repoussera-t-il la jugeant inférieure ?

Quand l'homme mettra pied
Sur une planète mystérieuse,
Saura-t-il contempler la fleur de là-bas
Ou tentera-t-il d'y substituer la sienne ?

Quand l'homme mettra pied
Sur une autre planète,
Saura-t-il y apporter le meilleur de lui-même
Ou la couvrira-t-il de ses maux ?

JE VOULAIS

Je voulais te reconforter.
Je n'ai pas su :
Les mots prononcés
T'ont rendu amer.

Je voulais partager.
Je n'ai pas su :
La vue de mes biens
T'a offusqué.

Je voulais fêter avec toi.
Je n'ai pas su :
Mon exubérance
A accentué ta tristesse.

Je voulais te caresser.
Je n'ai pas su :
Ma main trop lourde
A marqué ta chair.

Je voulais t'apaiser.
Je n'ai pas su :
Le séjour dans la nature
Ne t'a apporté qu'ennui.

Je voulais te donner un idéal.
Je n'ai pas su :
Sa recherche aveugle
T'a fait trébucher.

Je voulais t'affranchir.
Je n'ai pas su :

Le lien rompu
T'a fait croire rejeté.

Je voulais
Et je n'ai pas su.

MAGIE DES BOIS

À tous ceux qui oeuvrent et ont
œuvré au Mont Fenouillet

Au sortir des sentiers,
Il n'y a que des enfants ravis ;
La forêt a étalé à leurs yeux
Une infinité de sculptures blanches
Et l'harmonie de son sol accidenté.

Au sortir des sentiers,
Il n'y a que des coeurs heureux ;
La forêt les a pris en elle
Et dans l'étreinte de sa paix profonde
Leur a fait goûter la plénitude.

Au sortir des sentiers,
Il n'y a que des visages confiants
Qui par delà le calme repos du lac
Rêvent à un avenir ensoleillé
Où la nature est présente.

TABLE DES MATIÈRES

L'âme en attente

Après le long hiver, 19
Au hasard des rencontres, 34
Berce-moi, 35
Comme eux, 42
Deux cœurs, 33
Elle et l'autre, 8
En attente, 13
En quête du bonheur, 44
Garde espoir, 48
J'ai peur, 36
Je voulais, 52
L'Abitibi, 6
La cédrière, 16
L'ailleurs, 38
La montagne, 23
La neige, 15
La pluie musicienne, 14
La portée, 39
L'aura, 29
L'épreuve, 46
Le ruisseau, 9
L'été indien, 12
L'évasion, 24
L'inadapté, 40
L'oiseau, 11
Magie des bois, 53
Mirage blanc, 18
Noël, 47
Novembre, 7
Plus loin, 30
Prélude, 10

Recommencement, 20
Réminiscence, 25
Restitution, 32
Si tu savais, 31
Sur l'autre planète, 51
Toi, le vent, 22
Un havre de paix, 41
Une rose à la main, 26

Dans ses poèmes en vers libres, Madeleine Miron oublie le modernisme de la poésie contemporaine.

Avec grande simplicité, fraîcheur et un souci constant de s'en tenir aux sentiments, elle évoque l'idéal d'une vie en communication avec la nature et le désir d'un monde meilleur dont elle rêve pour l'humanité entière.



Enseignante à la retraite, Madeleine Miron écrit depuis l'adolescence.

Elle a à son actif huit recueils de poèmes et trois ouvrages en prose. Elle travaille actuellement à mettre la touche finale à deux recueils de poèmes et à poursuivre l'écriture du deuxième tome de son roman intitulé « Mathilde Imbeault ».

Née en 1942 au début de la colonisation de l'Abitibi, Madeleine Miron réside toujours sur la terre ancestrale défrichée par ses parents.